Danae Dario- Promotion H

Nous devrions plus souvent nous arrêter pour manger de la confiture avec les enfants !

Travail de bachelor comédien
Manufacture-HETSR

Remerciements à
Claire de Ribaupierre,
Oscar Gomez Mata,
Kim Dario et à
l'inoubliable Promotion H.

Le Temps

« Time flowing in the middle of the night. »[1]

J'ai envie de dire à Tennyson que : « time is flowing all the time » et trop vite en plus !

Moi, future jeune comédienne, qui travaillera ou pas, manque cruellement de temps pour :

dormir, lire, aimer, se promener, prendre un bain, ne rien faire, cuisiner, voyager, rêver, dessiner, danser, manger au restaurant, aller nulle part, prendre le soleil, me coiffer, aller au cinéma, nager, faire "la grasse matinée", rendre visite à mes grands-parents, cultiver un potager, avoir un chien, prendre des photos, trouver une bibliothèque pour ranger tous mes livres, repasser, faire du volley, apprendre l'arabe, voir Charlotte, et Lisa aussi, faire un régime, sortir beaucoup et boire beaucoup, rencontrer des inconnus et des gens plus connus, aller au marché, regarder des fleurs, manger lentement, m'habiller vraiment, faire des surprises, laisser sécher mes cheveux au soleil, regarder les étoiles, passer l'aspirateur, me mettre de la crème après la douche, mieux comprendre, la politique et le monde qui m'entoure, vérifier les choses sur lesquelles j'ai un doute, comme par exemple : voir ou voire ? VOIR ! faire des biscuits, regarder toute la trilogie du *Parrain*, skier, faire le tri dans mon armoire, travailler des textes juste pour moi, m'assouplir, aller chez l'ostéopathe, construire une *window farm*, voyager en Suisse, observer toute une nuit des animaux sauvages dans la forêt, méditer, rester toute une journée dans un café, faire mes trajets à pied ou en vélo, écrire des lettres de remerciements, apprendre la carte du monde par <3, faire des invitations, aller à la soirée petits mots, travailler mon allemand, lire des livres en italien, lire :

À le recherche du temps perdu…

---

[1] Alfred Tennyson. *The Mystic.*

« « - Voudriez-vous être assez bon… » dit Alice… « Pour arrêter… une minute… juste pour … reprendre haleine ?

- Je suis assez bon, répliqua le Roi, mais je ne suis pas assez fort. Vois-tu, une minute passe beaucoup trop vite pour qu'on puisse l'arrêter. » »[2]

[2] Lewis Carroll. (1990). *De l'autre côté du Miroir.* Gallimard.

Cette belle introduction que je ne peux pas écrire !

J'aurais beaucoup aimé commencer ce mémoire par une belle introduction, bien claire et précise sur : Qu'est ce que le temps ? Seulement voilà, comme Saint Augustin, je sais, c'est un peu prétentieux, je crois savoir ce qu'est le temps, mais dès qu'il s'agit de l'expliquer…
« Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne me le demande, je le sais. Si on me le demande et que je veux l'expliquer, je ne sais plus. » [3]

Les plus grands penseurs de notre Histoire se sont penchés sur cette question et les réponses, quand il y en a, sont souvent murmurées parce qu'elles ne sont jamais certitude. Elles sont intuitions et doutes. Alors voilà, le contenu de ce mémoire représente mon travail avec la matière du temps, plutôt qu'un sujet sur le temps. Ce mémoire est tiré d'expériences que j'ai pu faire, avec comme perspective d'observation ma perception du temps. Ma sensibilité et ma compréhension de ce terme aussi universel et insaisissable soit-il, qui ont donnés naissance à ce travail. Dans ce qui suit, je ne prétends jamais établir des vérités. Il n'y a aucune visée pédagogique dans cet écrit. Je partage, ici, mon voyage réflexif à propos de cette vaste thématique.

Je fais du tord à Saint Augustin si je n'ajoute pas qu'il a non seulement émis la difficulté de théoriser la notion du temps, mais qu'il a bel et bien tenté de donner le plus précisément possible sa compréhension du temps.

« Pourtant, je suis sûr de savoir que si rien ne passait, il n'y aurait pas de temps passé, et que si rien n'advenait, il n'y aurait pas de temps futur, et que si rien n'était, il n'y aurait pas de temps présent. Ces deux temps, passé et futur,

[3] Saint Augustin. (2008). *Les Aveux.* Paris : P.O.L.

comment sont-ils puisque le passé n'est plus et le futur n'est pas encore ? Et le présent, s'il était toujours au présent, s'il ne passait pas dans le passé, il ne serait plus un temps mais l'éternité. Si le présent pour être un temps doit passer dans le passé, comment dire qu'il est puisqu'il est de n'être plus ? Nous ne pouvons dire vraiment que le temps est que parce qu'il tend à ne pas être. »[4]

Si mon existence est inscrite dans le temps et si je ne peux vivre sans être en lien avec le temps qui « tend à n'être plus », moi aussi, j'existe seulement parce que je tends vers ma fin, ma mort. Mourir, c'est alors exister. Et avoir peur de mourir, c'est avoir peur de vivre. Quel changement de perspective. Un spectacle vivant c'est un spectacle qui meurt. Le spectacle comme métaphore d'une vie ?

« Hâtons-nous, le temps fuit et nous traine avec soi.
Le moment où je parle est déjà loin de moi. »[5]

Si le présent ne passait plus, ce serait l'éternité. L'éternité pour nous, êtres humains tendant vers une fin, est inconcevable. L'éternité supprimerait la vie même. D'après Platon, puis Borges, le temps nous est donné justement parce que nous ne pouvons pas supporter l'éternité.
« Platon a dit que le temps est l'image en mouvement de l'éternité. Le temps commence pas de l'éternité, par un être éternel, et cet éternel veut se projeter en d'autres êtres. Or, il ne peut le faire dans son éternité: il doit le faire dans la succession. Le temps est en quelque sorte l'image en mouvement de l'éternité. Le grand mystique anglais William Blake nous dit : *le temps est un don de l'éternité.* Si on nous donnait plus que le monde. Si on nous montrait une seule fois la totalité

[4] Saint Augustin. (2008). *Les Aveux.* Paris : P.O.L.
[5] Nicolas Boileau. *À M. Arnauld.*

de l'être… L'être est plus que l'univers, plus que le monde. Si on nous montrait une seule fois la totalité de l'être nous serions écrasés, anéantis, morts. »[6]
Pour ne pas être écrasé par l'éternité et qu'il y ait expérience et vie, une succession est nécessaire. Cette succession, pour Borges, c'est le temps. « Le temps est donc un problème essentiel. Je veux dire que nous ne pouvons pas faire abstraction du temps. Notre conscience passe continuellement d'un état à l'autre et c'est cela le temps : la succession. » [7]

Si cette succession induit une linéarité, la linéarité induit un temps chronologique. Ce temps chronologique est invention, puisque il n'existe pas en tant que tel. Bien qu'elle soit invention, la linéarité est le fondement de notre pensée occidentale.

Si le concept de temps est une invention, s'il est imaginaire, il est alors multiple. Comme un texte, il peut être lu et vu de manières différentes. Dans une conférence de Marie–Louise von Franz, éditée dans le recueil *Psychologie et divination,* cette disciple de Jung oppose la pensée causale, occidentale à la pensée synchronistique chinoise. On perçoit alors clairement cette manière totalement différente d'envisager le monde et le temps.
« Une pensée causale est, pour ainsi dire, linéaire. Il y a une séquence d'événements A, B, C, D ; vous remontez en arrière et vous vous demandez pourquoi D apparaît à cause de C, pourquoi C apparaît à cause de B et pourquoi B apparaît à cause de A. On essaie de retrouver dans son esprit pourquoi ces effets coordonnés ont agi comme ils l'ont fait. » [8] Le temps apparaît dans cette pensée, puisque nous considérons toujours que l'effet suit une cause. Ce qui donne, encore une fois, la linéarité. Il en va autrement dans la pensée synchronistique, issue de la philosophie chinoise. Celle-ci pense en domaine. « Là, la question n'est

[6] Borges. (1985). *Le temps, dans Conférences.* Gallimard.
[7] Borges. (1985). *Le temps, dans Conférences.* Paris : Edition Gallimard.
[8] Marie Louise von Franz. (1986). *La psychologie de la divination.* Paris : Poiesis

pas de savoir pourquoi telle chose s'est produite ainsi, ou quel facteur a causé cet effet, mais ce qui pourrait arriver d'une manière signifiante au même moment. Le chinois demande toujours :

« Qu'est-ce qui tend à se produire dans le temps ? » Le centre de leur concept de champs serait donc un moment du temps sur lequel seraient agglutinés les événements A,B,C,D,E et ainsi de suite (Fig.1).» [9]

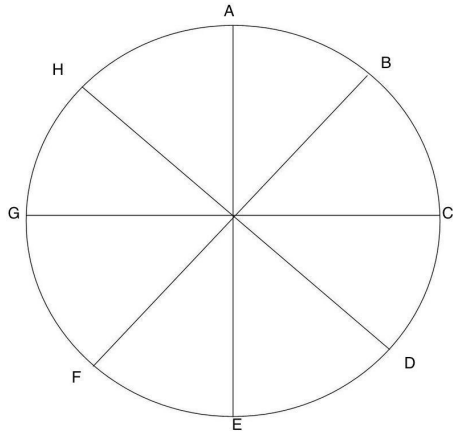


Figure 1

Il y a donc, à tout moment, plusieurs possibles. Un instant détermine un possible, sans pour autant annuler l'autre possible. Par cette pensée, la ligne s'annule complètement et s'élargit en cercle. La notion du temps n'est pas perdue pour autant, puisque l'instant, où une possibilité parmi d'autres a lieu, est décisif. L'instant prend de l'importance. « Le problème du temps est plus central dans la façon synchronistique de penser, parce que c'est chez elle le moment clé – un moment déterminé dans le temps – qui est le point focal pour l'observation de ce même complexe d'événement. »[9]

[9] Marie Louise von Franz. (1986). *La psychologie de la divination.* Paris : Poiesis

Si on envisageait alors cette philosophie sur le plateau: si l'acteur pense en terme de champs plutôt qu'en terme de linéarité du spectacle, je crois que cela laisse de la place à l'accident, à l'imprévu. L'acteur et le spectateur tendent ensemble vers l'instant, le moment clé. De cette manière, le moment présent est plus important que la globalité du spectacle. Cela donne, à l'acteur sur scène, un pouvoir et une responsabilité énorme. Il a le pouvoir de choisir entre des possibles. Il a la possibilité d'arrêter la représentation à chaque instant. Il lui suffit de le décider à un moment clé.

15:00/ 24 février/ mercredi

Je suis à Lucerne pour le weekend. Marie est avec moi. Nous profitons de ces jours pour travailler sur nos mémoires. Alors que j'écris sur mon ordinateur, Marie converse par téléphone avec un ami parisien. En apprenant le sujet de mon mémoire, il lui dit de me transmettre que le temps en tant que temps n'existe pas.

Travailler avec le temps

Le 24 septembre 2014, ce travail commençait et je devais me préparer à le rendre le 4 février 2016. J'avais, précisément, une année, cinq mois et neuf jours, autrement dit, sept-cents-quarante-mille-cent -soixante minutes à ma disposition, pour terminer.

N'est ce pas faux de dire que ce travail a commencé à cette date là? N'a-t-il pas commencé bien plus tard? Ou plus tôt finalement ? La thématique du temps n'a t-elle pas toujours été présente? « Tel un compagnon invisible dont nous ne pouvons nous séparer, le temps cohabite avec nous et nous cessons de nous confondre ou de nous heurter à lui, en une confrontation dont l'âpreté, en ce troisième millénaire, ne fait que croître. »[10]

Autrement dit, j'avais un temps considérable à disposition, il me suffisait de penser ce temps, le planifier, le préparer. Je devais en faire usage de la meilleure manière possible. Mais très vite l'organisation m'échappa et j'eu inévitablement l'impression de manquer de temps. Ce grand temps se « compressait » soudainement sans que je ne puisse rien y faire.

Cette compression du temps, en grandissant, en vieillissant, je la vois omniprésente dans notre société, où le temps c'est de l'argent. « Ne le fais pas attendre, petite ! Songe que son temps vaut mille livres sterling par minute ! » Paradoxalement, nos moyens de transport, communication et production s'accélèrent. C'est comme si nous étions constamment dans une lutte pour ne pas être en retard synonyme du hors jeux. Seulement, la course n'a pas de ligne d'arrivée et en courant on regarde devant. De cette manière, on traverse

[10] Nicole Aubert. (2003). *Le culte de L'urgence.* Flammarion.

le monde, sans voir ce qui défile sur nos côtés. « Ici prendre son temps est le meilleur moyen de ne pas se perdre »[11]

Dans l'exemple de la création de mon mémoire, le temps ne se comprime pas réellement. Si on mesurait la durée, seule mesure possible puisque la mesure du temps n'existe pas, le calcul du début du travail serait identique quelques mois plus tard. Le résultat serait donc, dans un cas ou dans un autre, le même.

Le changement se fait, alors, à l'échelle de l'humain. C'est ma perception de cette même durée qui a changé. Le temps ne change pas, c'est nous qui changeons en fonction de facteurs extérieurs. C'est un système de causes et d'effets. Ces facteurs seraient dans mon cas, par exemple : Ma tendance à remettre les choses au lendemain, trop de travail, le manque de sommeil.

La prise de conscience est souvent tardive et avec du recul on pourrait tout refaire différemment. Toutes ces fois où j'aurais voulu avoir de la répartie et c'est une heure après, face à moi-même, qu'une quantité de répliques cinglantes sont prêtes dans ma tête.

15:15/ 24 février/ mercredi

L'ami de Marie ajoute, à mon intention, que les coqs n'ont pas besoin de montre pour savoir que c'est le matin. Rire. Que lui répondre ? Envie de déconner et finir par se remettre au travail.

[11] Nicolas Bouvier. (1985). *L'usage du monde*. Paris : Edition La Découverte.

Etirement et compression du temps.

Temps étiré :

Une vessie pleine et l'absence de toilettes **:** Je suis dans un bus couchette. Spécialité vietnamienne pour les trajets de longue distance. C'est la première fois que j'embarque dans cet étrange véhicule. Redoutant les sept heures de voyage, je m'étais assurée, au préalable, que le dortoir sur roue était bien équipé de l'option water closet. C'est en m'engageant, pieds déchaussés, dans le couloir matelassé du véhicule que je remarque avec horreur l'absence de toilette. Ma pensée se dirige instantanément vers la soupe, le litre d'eau et le smoothie que j'ai ingérés quelques minutes auparavant. Nos places sont les trois petits lits du fond, au niveau du sol. Position qui s'avérera stratégique et salvatrice. Un quart d'heure, à peine, après le départ, l'envie irrépressible d'uriner me prend mais aucun moyen d'arrêter le car. Les minutes deviennent des heures, la pensée obsessionnelle. Toucher à l'éternité, ça fait pleurer. Dans mon sac, je trouve une poche en plastique épais. Tous les moyens sont bons, quand il s'agit d'arrêter l'insupportable. Je crapahute hors du lit, pour me retrouver accroupie dans le couloir, entourée d'une couverture avec mon sac plastique à la main. Le malaise et la peur d'être surprise me paralysent un moment. J'urine, geste libérateur et euphorisant. Goûter au confort d'une vessie vide, avec à côté de moi, la tête d'un local profondément endormi.

Ennui *:* Première année à la Manufacture, sortie loin de l'école à Genève, la journée a été longue et c'est avec lassitude que je m'enfonce dans mon siège de velours à la Comédie. La rangée est déjà occupée par tous mes camarades. Le spectacle commence. Je guette des comédiens qui n'arrivent jamais, remplacés par des objets parlants, grilles pain, radio, télévision. Ennui, attente et sommeil. Deuxième partie, je fais corps avec le décor ; grand mur qui transpire une matière

gluante et glissante qui finit par s'écraser au sol, seul moment d'intérêt de toute la représentation. Mon corps devenu glue s'effondre. À côté de moi, des camarades s'agitent. On part ou on ne part pas ? On part ! Le froid de l'hiver me sort de ma torpeur. Je reprends connaissance. C'est la première fois en dix-neuf ans que je ne vois pas la fin d'un spectacle.

Froid : Arrêt Galicien, je vois l'arrière de mon bus, numéro 17, qui s'éloigne dans la nuit froide de décembre. J'avais pourtant regardé les horaires. Mon petit manteau d'automne noir et la fatigue ne me protègent pas du vent qui me glace les os. Les six minutes affichées sur l'écran, annonçant le prochain bus sont exaspérantes. Les yeux rivés sur le minuteur qui joue avec mes nerfs. Une éternité de froid plus tard, il reste cinq minutes. À quatre minutes, j'imagine les gens qui découvriront mon cadavre gelé au matin. Je me ressaisis. Que sont quatre minutes dans une vie ? Je respire, je tente de décontracter mon corps pétrifié. Un regard, il reste encore quatre minutes ! C'est impossible! Le monde s'est arrêté.

Chaud : 4 heures du matin, nous arrivons dans un hôtel miteux à Lao Cai, ville frontière entre le Vietnam et la Chine. 40 degrés et de l'humidité, exténuée, je me couche dans mon lit. On éteint la lumière, le ventilateur s'éteint. On rallume, il se rallume. Ils sont connectés. On choisit d'avoir chaud plutôt que de dormir la lumière allumée. Les draps se collent à ma peau moite. La respiration lourde et régulière du sommeil de mes amies semblent maîtriser l'allure du temps. En attendant le sommeil, j'ai fini par attendre le jour. Trois douches gelées plus tard, il s'est enfin levé.

Lundi : Je ne sais pas pour quelle raison exacte le lundi paraît toujours plus long que les autres jours de la semaine. Après le week-end fuyant, le lundi se repose. On n'aime pas le lundi ! En général, c'est synonyme du retour vers un quotidien sans grand intérêt. Le lundi, c'est le recommencement d'une boucle, d'une

routine dans laquelle on navigue. Mais le premier jour de la semaine représente aussi de multiples débuts, des renouveaux. Le premier jour d'école d'un enfant, passage du cercle privé de la famille au cercle élargie de la société, est toujours un lundi. Le départ d'un nouveau projet, d'une nouvelle résolution, d'un nouveau moi utopique a majoritairement lieu le lundi. Après le week-end, durant lequel le corps et l'esprit si vident, se déversent, le lundi est une renaissance. Un temps sacré qui impose sa durée.

Le silence *:* Quatorze ans, en pleine crise d'adolescence, j'ai mon premier copain. La semaine, il vit en Suisse allemande. De trois ans mon aîné, il a bien plus d'expérience que moi en matière de relation. Après un mois, à se tenir par la main et à s'embrasser, il s'est ennuyé. Mon téléphone sonne.
Lui : Il faut qu'on parle…
Un silence bavard.
Un temps de suspens, la respiration coupée. Je sais déjà. Je pourrais raccrocher mais la cordialité l'oblige.
Moi : Oui, je t'écoute.

L'effort physique*:* Ce cours de Tai-chi, dans cette salle blanche et lumineuse ù trente minutes avant la fin, Dominique s'arrête pour regarder sa montre. On se regarde tous avec une lueur de panique dans les yeux. Il faut sauter sur place, sans savoir si un jour on pourra s'arrêter. Alors on saute, on rit, on pleure, on sue, on espère, on souffre, on compte, on prie le temps pour qu'il accélère et qu'il ait pitié de notre effort.

La douleur : Avoir mal, c'est sentir quelque chose de précis dans le corps qui dérange. C'est avoir une attention involontaire, aigüe. Un état de conscience particulier qui focalise les informations vers la douleur. Elle est décortiquée au microscope mental. Elle est visitée couche par couche. Le flux normal de la pensée est interrompu. Le temps s'arrête…

L'apnée : Croatie ! Des vacances passées en mer, sur un grand bateau en bois laqué qui chauffe au soleil et brûle la plante des pieds. Le bleu s'étend à perte de vue. Je prends une grande inspiration et je plonge. Je veux toucher la terre sous la mer. J'ai juste assez d'air pour la descente… mais plus assez pour remonter. Alors, je nage, de toutes mes forces, je nage! Je sais bien que j'y arriverai. C'est inconfortable, c'est tout ! Mais mon corps à l'intérieur, lui, se bat contre une mort possible. Il se contracte, je sens la panique de mes poumons en manque d'oxygène. Le corps réagit plus vite que l'esprit et ça fait mal à l'intérieur. Je n'arrive pas à le rassurer. La panique est communicative… Et puis enfin… L'inspiration salvatrice ! La durée de l'immersion dans le ventre de la terre était de cinquante secondes tout au plus!

L'attente : Aux urgences de l'hôpital de Morges, dans une petite salle stérile, je suis assise sur une chaise, les mains agrippées aux accoudoirs. Devant moi, le est une jeune femme blonde aux traits du visage durs. Elle est désagréable. Son bipper sonne, elle s'excuse platement et m'abandonne à mon sort. Elle venait de m'annoncer ma grossesse. Mon monde s'écroulait. C'était absolument impossible, j'avais pris toutes mes précautions. Seule sur ma chaise, j'ai froid. Je m'échappe de mon corps qui a des sueurs froides et le ventre en vrac. Seule, ma tête déconstruit ma vie. J'attends comme une bête dans une trappe, terrorisée. Mon monde s'est écroulé plus d'une fois dans cette attente. Puis, au bout d'une demi-heure objective, la porte s'ouvre, je l'aperçois sans pour autant être rassurée. La porte se referme. Elle se tourne vers moi m'annonçant : On est désolé l'infirmière s'est trompée ! Elle a entouré la mauvaise case. Vous n'êtes pas enceinte. Le bébé quitte mon ventre en même temps que mon corps me lâche. Ensemble, les larmes de soulagement et le temps se mettent à couler.

L'insomnie : Je suis dans mon lit, les draps sentent la lessive, la fraîcheur du dehors entre par l'ouverture de la fenêtre. Mon réveil est réglé, je peux dormir

neuf heures, ce dont j'ai vraiment besoin. « J'appuyais tendrement mes joues contre les belles joues de l'oreiller qui, pleines et fraîches, sont comme les joues de notre enfance. »[12] Je ferme les yeux, je respire et j'attends le sommeil qui ne vient pas. J'entends chaque bruit dans la chambre. Entre éveil et sommeil, les aiguilles de mon réveil ont ralenti, accablées par la fatigue. Les cloches de la Cathédrale sonnent. Le spectacle commence. Les idées, les projets, les choses à faire, les angoisses, tout se bouscule sur la scène dans ma tête. Je me retourne dans mon lit, je les chasse, ils reviennent. J'abandonne, acceptant ma défaite contre l'insomnie. Passivement, j'attends que tous les endormis se réveillent afin que leur activité quotidienne remette le temps en marche.

[12] Marcel Proust. (1999). *À la recherche temps perd.* Edition Gallimard.

Temps comprimé :

Une discussion : Charlotte, la meilleure amie d'une vie que je ne vois pas assez. Je sonne en sachant qu'elle ouvrira la porte en pyjama. On se sert dans les bras, j'enlève mes chaussures. Nous montons dans sa chambre pour nous étendre sur son lit. Comment ça va la vie ? Elle raconte, je raconte. Il est déjà l'heure ! Ce n'est pas grave, encore une demi-heure. On rigole. Une heure plus tard, je redescends, je remets mes chaussures, je la serre dans mes bras, elle referme la porte. J'adore la voir mais vraiment, elle fait disparaître le temps.

Le matin : Mon réveil sonne, bruit insupportable. Je sens la chambre éclairée par le soleil et sans ouvrir les yeux, je cherche le réveil d'une main pour le faire taire. Quand je parviens, enfin, à ouvrir les yeux et à regarder l'heure, frayeur ! Je suis déjà en retard. Ouvrir les yeux m'a pris dix minutes. Je saute de mon lit, en sachant que je vais perdre la course. À l'inverse de moi, le temps est du matin. Au réveil, il est toujours dans une forme olympique.

Pause : On fait dix minutes de pause. Les fumeurs se jettent dehors pour s'en griller une. Moi, je mets toujours du temps pour comprendre que c'est la pause et que je suis libre de mes mouvements. Alors, je me lève, je réfléchis à ce que je pourrais faire. Je fouille dans mon sac à la recherche de mon téléphone. Je réponds aux éventuels messages, puis j'ouvre Facebook par réflexe, pour le refermer aussitôt. Je finis par sortir de la salle, parce que quand même, ne pas changer de lieu, ce n'est pas profiter du moment de liberté. Je sors, je rejoins les fumeurs qui en sont à leurs dernières bouffées de fumée. Il fait trop froid, je vais boire un verre d'eau. Je regarde à nouveau mon téléphone. Zut, c'est l'heure et je dois encore passer aux toilettes, photocopier des feuilles oubliées, laver le verre utilisé. Je suis en retard…
Cette pause passe, vraiment, toujours, trop vite, décidément.

Un massage : En vacances, j'ai eu le droit à une heure de massage au spa de l'hôtel. J'arrive en peignoir et en petites pantoufles, dans une chambre sombre qui sent la bougie et les huiles essentielles. Je m'installe, le masseur rentre. Couchée sur le ventre, je ferme les yeux et ça commence. Un avant goût du paradis ! Une voix douce me chuchote à l'oreille de me retourner sur le dos. On est déjà à la moitié de la séance. Un instant plus tard, des mains se posent délicatement sur mon visage et sur mon crâne. Mon corps s'arrête là, c'est la dernière étape. Impossible de ne pas penser à la fin. Je m'efforce à rester concentrée sur le massage.

- C'est fini, je vous laisse vous habiller.

Week-end : Le week-end, on l'attend avec impatience. Il commence, déjà, le vendredi soir. Alors je bois des coups avec des amis. Je peux finir tard, le lendemain, je peux dormir.

Alors je finis tard. Le samedi, je me lève à midi, pour vite aller au marché. Je rentre, je saute sous la douche qui dure trop pour être écolo. Je me fais à manger et je travaille, un peu, quand même. Le soir, je bois des coups, je rentre tard. Dimanche, je me lève pour déjeuner. Je me résous à faire le ménage, la lessive et tout ce que je n'ai pas fait pendant la semaine. Quand je finis c'est déjà le soir. Je mange, je vais me coucher tôt, pour me lever tôt. Le wee-kend déborde toujours de projets par conséquent je n'ai jamais le temps d'en éprouver la durée.

18:46/18 janvier/Samedi

Après une journée de boulot, petite Pause. Grande pause… J'éteins l'ordi. Je vais voir *Plan cul,* à l'Arsenic. Dimanche est un autre jour!

Matière changeante

Certaines causes de compression ou d'étirement du temps peuvent être maitrisées, recrées artificiellement. Cela suppose que dans la construction d'un spectacle et le jeu d'acteur, il y a un terrain d'action pour moduler la perception du temps du spectateur. De manière plus générale, modifier la matière du public.
J'utilise, ici, le terme de matière parce qu'il englobe tout ce qui peut exister dans le public, même les choses qui sont de l'ordre de la sensation. Parfois, on sent que la température d'une salle chute soudainement de plusieurs degrés. On ne peut pas voir cette chute de température, elle n'est pas mesurable et pourtant, elle est ressentie par des personnes assises dans la salle, elle existe. Ce phénomène est compris dans le mot "matière ", ainsi que l'est la perception du temps.
Je pense à Oscar Gomez Mata qui nous parlait souvent, en cours, de la matière public. Il nous demandait de travailler sur celle-ci, en adoptant une "vision grenouille". La grenouille est capable de voir, par des couleurs, les changements de température.

Pour en revenir à un exemple précis d'un changement du public, en modifiant sa perception du temps: si on émet une odeur fortement désagréable comme dans le spectacle de Romeo Castellucci, *Sul concetto di volto nel figlio di Dio,* le public est confronté à une situation d'inconfort qui peut modifier sa perception du temps. Si cette odeur est perçue comme étant insupportable par quelqu'un, le temps que l'odeur mettra à se dissiper lui paraîtra interminable. Ce qui se passe sur scène influe donc sur le spectateur. Tout ça est une évidence, mais c'est une évidence qu'il faut s'efforcer à ne pas oublier.

J'ajoute encore, que la matière de la scène et celle du public peuvent être différentes et séparées, aussi bien, qu'elles peuvent être pareilles et donc unique.

De la même manière que l'acteur peut influer sur le spectateur, le spectateur, "l'observateur", a un impact sur ce qui se passe sur scène.

Petite histoire volée à Oscar Gomez Mata sur la physique quantique.

Ce dialogue n'est pas une retranscription exacte, c'est un souvenir *:*

Oscar : Danae, que se passe-t-il si, après avoir lâché un électron dans cette salle, je sors en fermant la porte ?

Danae :… *Rire* (Je n'en ai aucune idée, je ne comprends pas où il veut en venir.)

Oscar: Alors?

Danae : ... Il bouge dans tous les sens et rebondit contre les murs?...

Oscar : Bon… Si je laisse un électron seul dans une salle et que je ferme la porte, l'électron grandit jusqu'à occuper tout l'espace.

Danae : Ah…(Je ne comprends toujours pas comment cela est possible, mais je ferai des recherches plus tard.)

Oscar : Et que ce passe-t-il alors si j'ouvre la porte ?

Danae :… (Encore une question… Je n'en sais pas plus. Mon niveau en physique s'est arrêté à l'école obligatoire.)

Oscar : Quand on ouvre la porte, l'électron redevient tout petit et reprend une place définie dans l'espace.

Cinq jours plus tard :

Si l'acteur, comme l'électron se dilatait dans l'espace entier de la scène lorsqu'il est seul, à l'arrivée du public, il reprendrait sa place d'acteur dans un espace défini? Tout le travail est de lutter contre le rétrécissement !

13:31/ 26 Février/ vendredi

- Oui bonjour, j'aimerais bien réserver des places pour LA TRAGEDIE COMIQUE, le 2 février.

Temps

-Oui, merci de me rappeler. Bonne journée !

« Le passé ne succède pas au présent qui n'est plus, il coexiste avec le présent qu'il a été »[13]

Le passé et le présent coexistent d'après Gilles Deleuze et alors si deux temps peuvent coexister, qu'en est-il lors d'une représentation ? N'y a-t-il pas plusieurs espaces temps qui coexistent ?

En littérature, je pense aux différents niveaux de narration qui créent, déjà, plusieurs couches temporelles. Plus particulièrement, je pense au roman de Nathalie Sarraute, *Enfance*, dans lequel elle nous fait le récit du souvenir de son enfance. Au fil de la lecture, elle apparaît dans le texte pour commenter, en dialoguant avec elle-même, ce qu'elle vient d'écrire.

« - Ne te fâche pas, mais ne crois-tu pas que là, avec ces roucoulements, ces pépiements, tu n'as pas pu t'empêcher de placer un petit morceau de préfabriqué… c'est si tentant… tu as fait un joli petit raccord, tout à fait en accord.

- Oui, je me suis peut-être un peu laissée aller. »[14]

Il y a donc un espace depuis lequel elle nous parle au présent de l'écriture, et un deuxième espace, où nous sommes dans son souvenir d'enfance. Le lecteur voyage entre le passé de Nathalie Sarraute et le présent de l'écriture. Mais la nature de ce présent est étonnante puisque dans le présent du lecteur, c'est un présent déjà passé. Un présent qui est déjà passé peut-il exister ?

Plusieurs temporalités se superposent et coexistent. De la même manière qu'en littérature, au théâtre, il peut y avoir différents niveaux de narrations. Dans le spectacle, *The Encounter* de Simon McBurney, il y avait plusieurs niveaux de

[13] Gilles Deleuze. (1985). *L'Image-temps*. Editions de Minuit.
[14] Nathalie Sarraute. (1983). *Enfance*. Edition Gallimard.

narration. Une première couche est celle du comédien sur scène, au présent, qui donne des instructions aux spectateurs. Une deuxième couche est celle de sa parole racontant la construction du spectacle. La dernière, enfin, est celle du récit de Petru Popescu et de son voyage en Amazonie. Comme l'acteur passe d'une strate à une autre, le spectateur qui le suit est inévitablement promené dans différents espaces temps. On peut donc dire, que dans une même représentation plusieurs espaces temporels existent.

Au cinéma, la question du temps est particulièrement complexe.
« Le dispositif cinématographique n'implique pas seulement, un temps qui s'écoule, une chronologie dans laquelle nous glissons comme dans un perpétuel présent, mais aussi un temps complexe, stratifié, dans lequel nous nous mouvons sur plusieurs plans à la fois, présent, passé(s), futur(s) – et pas seulement parce que nous y faisons fonctionner notre mémoire et nos attentes, mais aussi parce que, lorsqu'il insiste sur la durée des événements, *le cinéma en arrive presque à nous faire percevoir le temps*.»[15]

Je vais m'appuyer sur une évidence, il est possible de faire éprouver la même durée à un spectateur qui regarde l'image que la durée de l'image a mise pour être tournée. Une image du passé s'écoule dans un temps présent au même rythme que lors de sa réalisation.
« Un plan de cinéma de 30 secondes restitue donc 30 secondes de temps vécu. Mais, dans le film, ces 30 secondes de temps revécu ne sont plus *au présent,* pour rien ni pour personne. Le présent n'existe pas car il ne fait que *passer*, c'est bien plutôt ce que le cinéma démontre. »[16] Bien que ce ne soit pas toute à fait de la même nature, au théâtre, on peut aussi faire ressentir une durée. Un personnage sur scène qui pèle une banane mettra un certain temps. Le spectateur qui assiste

[15] Jacques Aumont. (2007). *L'Image*. Armand Colin.
[16] http://mathieu.mathieu.free.fr/pourunatlasdesfigures/articles/image-et-temps/limage-dans-le-temps/limage-cristal.html

est témoin de cette durée. Elle s'écoule alors dans la fiction mais aussi dans l'actualité.

Ayant parlé de cinéma, je suis obligée de parler de l'image Cristal de Deleuze. Si on regarde un paysage, on le voit au « présent ». Mais si on regarde ce même paysage au travers d'un cristal cette vision n'est plus en direct. Elle a déjà été vue. Elle est souvenir.

« L'image-cristal, c'est donc l'image qui organise la coexistence en elle d'une image actuelle et d'une image virtuelle, l'une étant un *présent passant*, l'autre son *passé contemporain*. Elle est cette image éprouvée comme durée complexe, où miroitent les unes sur les autres les facettes transparentes de temporalités hétérogènes : le temps perçu, le temps mémorisé, le temps construit par la narration, et toutes leurs diffractions virtuelles en souvenirs, en réminiscences, en ressemblances, en déjà-vus. »[17]

Le virtuelle et l'actuelle coexistent au théâtre aussi. Dans une représentation, il y a d'abord l'espace temporel de la vie réelle, celui qui contient une vision du temps en général linéaire et chronologique qui apparaît comme une première couche. Il est généralement laissé en arrière plan, pour qu'il n'interfère pas avec l'expérience du spectacle. Pourtant, bien qu'il soit un peu effacé, il ne disparaît pas. Souvent, lors d'une représentation, le comédien ou le spectateur reprend conscience de l'espace temps non virtuel. Dans l'exemple du spectacle de Romeo Castellucci que je citais plus haut, ce phénomène apparaît. Le dérangement que le spectateur subit à cause de l'odeur est un débordement du monde virtuel dans le monde non virtuel. La fiction se retrouve dans la non fiction. L'odeur supposée être dans l'histoire est présente dans la salle de théâtre et elle est ressentie par des spectateurs qui ne sont pas des protagonistes du monde virtuel. Il y a cette particularité au théâtre que le comédien peut, comme le spectateur, voyager

[17] http://mathieu.mathieu.free.fr/pourunatlasdesfigures/articles/image-et-temps/limage-dans-le-temps/limage-cristal.html

entre la virtualité du personnage ou de l'histoire qu'il joue et la réalité de lui même en train d'incarner un personnage.

Je crois qu'on peut dire alors que le spectacle est comme un mille-feuille d'espace temporel. Dans un spectacle la fiction, la non fiction, le passé, le présent et même le futur, coexistent et font de l'expérience du spectacle un voyage. « *Nous ne pouvons pas croire que la passé se constitue après avoir été présent, ni parce qu'un nouveau présent apparaît. Si le passé attendait un nouveau présent pour se constituer comme passé, jamais l'ancien présent ne passerait ni le nouveau n'arriverait.* »[18]

15:26/ 27 janvier/ mercredi

Chez Marion, je l'entends taper sur son ordinateur. Elle écrit beaucoup, moi un peu moins. Petite angoisse au creux du ventre. Respiration profonde. Je suis au travail. Un coup d'œil par la fenêtre, il fait beau, c'est une bonne journée.

[18] Gilles Deleuze. (1997). *Différence et répétition*. Edition. PUF.

Le Voyage

Avant une représentation, avec les H, nous avons pris l'habitude de nous mettre en cercle en nous tenant par les mains. Prendre le temps de faire le vide et de se regarder un par un. Réaliser que c'est avec ces gens de confiance, que je m'embarque dans l'aventure de ce soir. Après un certain temps, nous nous lâchons et puis chacun se prend dans les bras pour se dire merde. Pour rigoler, on se souhaite souvent un bon voyage.

Bien que cette expression soit désuète et kitch, elle est révélatrice. Jouer c'est voyager, tout comme regarder jouer c'est voyager. Avant une représentation, on se prépare tous pour décoller vers un nouveau monde virtuel et actuel à la fois. Un espace qui n'existe que par la confrontation d'un public et des comédiens. En recherchant la définition du mot voyage, je suis tombée sur cette définition : « L'action elle-même et le temps occupé par cette action. »[19]
Ce qui confirme mon intuition que le voyage et le temps sont liés. Il y a 6 mois bientôt, je suis partie pour le Vietnam avec cette seule idée en tête : observer mon rapport au temps.
Pourtant, j'ai l'impression que sans décider d'observer le temps, j'aurais fait une expérience temporelle forte. Dans n'importe quel voyage, le rapport au temps est amplifié par rapport à notre actualité.

Voyager c'est déconstruire, c'est abandonner ses rituels familiers. Je voyage pour quitter l'actualité, pour m'immerger dans un nouveau monde. Faire confiance au vide. Si le vide dure assez, une nouvelle forme d'organisation avec des habitudes se construit inévitablement.

---

[19] http://www.larousse.fr/encyclopedie/images/Lewis_Carroll_Alice_au_pays_des_merveilles/1312480

Je suis partie avec le désir d'expérimenter ce vide. J'avais pour objectif de rester ouverte au flux qui se présentait à moi. J'ai échoué, c'était impossible, trop habituée à une structure, à un programme. Au fil du voyage, des nouveaux rituels journaliers apparaissaient, m'empêchant de rester dans une disponibilité absolue.

C'est le 5 juillet, à 16 heures 24 que tout a enfin commencé. Quelque mois plus tôt, nous avions, un soir d'hiver, après un bon repas entre amies, rêvé de voyages. Quelques semaines après ces rêveries, la décision avait été prise ; nous allions partir un mois au Vietnam sans rien prévoir. Nous ferions confiance à l'instant. Le matin du départ, mon sac prêt dans le hall d'entrée, assise sur un petit canapé vert j'étais en avance. Ça ne m'arrive jamais ! Alors je me suis occupée comme je pouvais. J'ai tenté tant bien que mal de profiter de ma famille que je n'allais plus voir pour moment mais ma tête était déjà loin. Finalement l'heure du départ est arrivée sans même qu'on ne s'en aperçoive et il a fallu aller très vite. Notre TGV en direction de Paris est parti à l'heure. Le voyage qui a suivi était à l'image de la journée. Accordéon. Un regard au travers de la fenêtre et deux heures avaient disparu. Puis certaines minutes sont devenues des heures et ces heures se sont rapprochées de l'éternité. « Pas si longtemps. Mais encore? Depuis combien de temps déjà ? Ils survolaient la mer quand cette question vint troubler Wendy.»

Après quatre heures, nous voilà à Paris. Escale. Lieu que nous n'avion pas choisi, lieu de passage, lieu étape. Le décalage est absurde, quand notre tâche est de tuer le temps, le faire disparaître, alors que le monde entier autour de nous lui courrait après pour l'attraper. À Paris, nous avons passé moins de vingt-quatre heures, mais tuer le temps est une chose qui prend son temps. La lutte se fait contre chaque heure, contre chaque minute qu'il y a entre les

heures, contre chaque seconde qu'il y a dans les minutes et ainsi de suite. « …Dans les nombres transfinis les parties ne sont pas moins nombreuses que le tout. Je crois que ceci a été admis par les mathématiciens. Mais je ne sais pas jusqu'à quel point notre imagination peut l'accepter.»

Prendre l'avion. Douze heures avec des gens qui, cette fois-ci, sont comme nous, en pause, en Stand By. Cela n'arrive jamais. Tout à coup, j'ai l'impression de tout voir au ralenti. Comment gérer ce temps ? Puis évidemment, comme toujours notre société a pensé à tout. Pour que les gens ne se retrouvent pas dans une bulle de vide, le personnel de cabine est là pour structurer ce temps comme une journée bien remplie. Il se charge de garder la chronologie d'une journée standard. Evidemment c'est tout à fait virtuel, en décalage avec le temps actuel. Après le repas, extinction des feux pour créer une fausse nuit. Chaque passage de ces gardiens du temps, marque une nouvelle étape de la journée virtuelle. Leur présence rassurante nous empêche de sombrer dans un non temps. Je reste frustrée de ne pas avoir pu faire l'expérience de ce temps particulier. On atterrit.

Grand, lisse, blanc, vide, stérile, l'aéroport. Tout est calme et rien ne présume la vie grouillante et chaotique de la ville d'Hanoi. Apparence.

Foule chaotique qui se meut avec fluidité et vitesse. Malhabile, j'accidente le flux.

Tabourets rouges et bleus, promiscuité de la nourriture avec le sol, les gens et l'essence.

Le réservoir se vide des ses touristes. À contre sens, plongeon dans l'eau opaque.

Nuit noir, homme en attente accroupi sur l'aire d'arrêt bétonnée et déserte.

Pieds nus, corps chargé de branches montant la colline verdoyante. Soleil couchant et silence. Passage en scooter.

Couchette occupée par un homme à mallette noire, endormi. Chuchotements étouffés, bruit du train, secousses régulières, plafond proche, corps moite. Contre la peau, le passeport lisse. Attente contractée dans l'obscurité.

M'éloigner de Charlotte restée seule, arrêtée sur le bord de la petite route traversant la jungle. Sentir, nerveusement, l'éloignement dans le corps. Revenir, au plus vite, avec de l'essence.

Impact de l'accident. On est jeune mais pas immortel. La peau contre l'asphalte. Du sang. C'est pas nous, un copain de route. Nous sommes notre seule assurance.

Café, glacé, sucré. Chaise en osier marque la peau dénudée. Fraîcheur du ventilateur sur le visage.

Temples rouges, céramique indigo, se promener toute seule à l'autre bout du monde.

Communauté de voyageur, bobos, végétariens, israéliens, chilien et jeu à boire. Trop de bruit, à la recherche de solitude.

Voiture somnolente, dévier de la trajectoire, face à face avec un camion. Mon cœur s'arrête, voir la mort en face, paralysée, ne pas réussir à attraper le volant. Sursaut du chauffeur. Sur le siège passager, être aux aguets.

Fruit gonflé d'eau. Le pomelo, paradis pour nos bouches asséchées.

De l'eau stagnante, le cri des oiseaux, papillons, vert, des crocodiles qui se cachent. Perchée dans les bois. Plénitude.

Voguer sur l'eau, au rythme des rames.

Le tatami dur contre le dos, dernière nuit, entendre la ville insomniaque pulser. Peur du retour…

L a u s a n n e

VIDE

...[20]

[20] *« Ma chère enfant, tu es en train de penser à une chose qui te fait oublier de parler. Pour l'instant je ne peux pas te dire quelle est la morale à tirer de ce fait, mais je me souviendrais dans un instant. »* Lewis Carroll. (1990). *De l'autre côté du Miroir.* Edition Gallimard.

Pétronille Pan ou la petite fille qui ne voulait pas grandir.

« - Qui est donc Pan ? cria-t-il.

- Je suis la jeunesse, je suis la joie, répondit Peter tout à trac, je suis un petit oiseau sorti de l'œuf. »[21]

Enfant, j'étais, non seulement éperdument tombée amoureuse de Peter pan, mais en plus, je ne voulais pas grandir. La perte de l'une de mes dents de lait était toujours un drame. Je crois que s'il n'y avait pas eu les cadeaux et les copains le jour de mon anniversaire, j'aurais détesté cette journée. La raison de cette détresse, dès que je voyais un signe de ma croissance imminente, doit avoir une raison plus profonde que mon amour pour Peter Pan. Si la croissance est le reflet du temps qui passe, mon rapport à celui-ci devait être la source du problème.

Notre rapport au temps change en vieillissant. « C'est une platitude de dire qu'à mesure que nous vieillissons, le temps paraît passer plus vite. On en fait en général la remarque avec nostalgie, mais on réfléchit rarement à l'effet contraire, à savoir l'étirement du temps tel qu'il doit affecter les jeunes et les très jeunes. Si nous pouvions savoir combien dure une nuit ou une journée pour un enfant, nous comprendrions sans doute beaucoup mieux l'enfance. »[22]
Je me souviens l'angoisse d'aller dormir. La nuit était un néant sans fin, qu'on me lassait affronter seule dans le noir.

L'étirement tend vers l'immobilité vers l'éternité. Pourquoi l'enfant vit-il le temps plus lentement ?
Peut-être qu'un enfant jeune est comme une fée.
« Les fées vivent peu longtemps mais elles sont si petites qu'un temps très court leur semble une éternité. »[20]

---

[21] James Barrie. (1982). *Peter Pan.* Flammarion.
[22] Nicolas Bouchaud. Spectacle : *Un métier idéal.*

Comme l'enfant a une expérience de la vie plus récente que l'adulte, le temps lui parait plus long ou alors, cette impression découle du fait qu'il n'a pas encore de repères temporels, n'ayant pas encore appris à mesurer le temps. Il vit dans un espace où le temps n'est pas quantifiable ou chronologique. Il est géré par d'autres pour lui, ce qu'il accepte, un peu à contrecœur.
Chez l'enfant, le passé et le futur n'existent pas encore. Il ne peut être qu'au présent. J'ai mis beaucoup de mauvaise volonté à apprendre les jours de la semaine, les mois et l'heure. Comme si je redoutais inconsciemment que mon monde changerait définitivement, au moment où j'aurai accès à ce savoir.

« …J'énumère les jours de la semaine… lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, dimanche… et puis, lundi, mardi… « ça suffit maintenant, tu les sais… - Mais qu'est ce qui vient après ? – Après tout recommence…– Toujours pareil ? Mais jusqu'à quand ? – Toujours. – Même si je le répète encore et encore ? Si je le dis toute la journée ? Si je le dis toute la nuit ? Ca va revenir de nouveau, lundi, mardi, toujours ? – Toujours mon petit idiot. » »[23]
L'ignorance de la mesure du temps m'offrait une expérience beaucoup plus intense du présent. Quand une journée se terminait et qu'il fallait se coucher, je n'étais pas convaincue qu'un autre jour suivrait celui qui venait de se terminer. D'ailleurs, c'est sûrement la raison des luttes incessantes que je menais pour ne pas aller me coucher. Le fonctionnement de l'enfant est cette quête éperdue de l'adulte à vivre dans l'instant.
Dans l'ignorance, l'enfant en sait plus que l'adulte qui lui a oublié ou, du moins, laissé de côté le caractère irréversible du temps.
« L'irréversibilité du temps : les jeunes enfants en sont parfaitement conscients, ils vivent avec. Il n'y a pas de répétitions inéluctables dans l'enfance. « Lundi, mardi, mercredi. Avril, mai, juin. 2012, 13, 14 » représente l'antithèse de leur expérience. Rien n'est obligé de se répéter. C'est peut-être l'une des raisons pour laquelle les enfants réclament l'assurance que certaines choses vont se répéter. «

[23] Henry James. (1947).*Ce que savait Maisie.* Robert Laffont.

Et demain, est-ce que je vais me réveiller ? Prendre mon petit déjeuner ? ». Leur attention demeure encore fixée sur le présent où les choses apparaissent toujours pour la première fois et sont toujours perdues à jamais. »[24]

Comme si l'enfant ne hiérarchisait pas le temps, alors que l'adulte oui. Pour l'adulte certains moments ont plus d'importance et d'intérêt que d'autres. L'enfance n'étire pas le temps, à mon avis, c'est plutôt l'état d'adulte qui comprime le temps.

« Leur temps est infini. Ils éprouvent sans cesse un sentiment de perte qui est la condition préalable au sentiment d'aventure : brusquement on sent que le temps s'écoule, que chaque instant conduit à un autre instant, celui-ci à un autre et ainsi de suite ; que chaque instant s'anéantit, que ce n'est pas la peine d'essayer de le retenir. »[23]

Cette capacité à être au présent donne de la présence à l'enfant. « Grâce à ce fort sentiment de l'immédiat, qui constitue la vraie atmosphère de l'âme enfantine, le passé, dans chaque alternative, devenait pour elle aussi vague que l'avenir ; elle s'abandonnait tout entière à l'actualité avec une bonne fois qui aurait dû toucher le père comme la mère. »[25]

L'attention du public est focalisée sur l'enfant. L'immédiateté, le non projet laisse de l'espace à l'imprévisible. Par l'observation de l'enfant, le spectateur accède à la temporalité de l'enfant. Il est aux aguets de l'instant présent. Pour l'acteur qui travaille sa présence et sa connexion au présent, l'état d'enfance est source d'apprentissage. Ainsi, accidents et imprévus ne seraient plus vécus comme tel, mais plutôt, comme une chose du présent. « L'enfant a une soif presque inextinguible de « la chose qui suit ». Ce qui suit prend la place de ce qui a irrévocablement disparu. Et comme dans son monde, il ne se produit rien de fortuit, qu'il n'y a pas d'accidents, que tout est relié à tout le reste, et que tout peut s'expliquer par tout le reste, pour un jeune enfant, une perte n'est jamais

[24] Nicolas Bouchaud. Spectacle : *Un métier idéal.*.
[25] Henry James. (1947).*Ce que savait Maisie.* Robert Laffont.

insignifiante ou absurde – ni, surtout, inutile. Pour lui, tout ce qui arrive est une nécessité. »[26] Si l'acteur prend en charge tout ce qui advient en le transformant, le jeu s'enrichit de manière considérable.

Être au présent signifie accueillir tout ce qui arrive. L'enfant est ouverture. Il n'a pas le souci de la chronologie, de la cohérence. Il accueille sans échelle de valeur ni de vrai ou de faux. La quête de l'ouvert serrait un moteur de travail pour le comédien.

[26] Nicolas Bouchaud. Spectacle : *Un métier idéal.*

Les Histoires

Quand on demande à un enfant de raconter une histoire, comme il est encore trop jeune pour avoir une conscience du temps, il est incapable de le faire de manière chronologique, avec un début, un milieu et une fin. Pourtant, les enfants sont les maîtres des histoires et de l'imaginaire. « Les enfants, quand ils imaginent des histoires, se comportent en metteurs en scène qui ne se laissent pas censurer par le sens. »[27] Ils n'ont pas le souci de la cohérence. Ainsi ils laissent libre cours à leur imaginaire.

« Je ne sais s'il vous est arrivé de voir la carte géographique de l'esprit d'une personne. Les docteurs dessinent parfois un schéma d'autre partie de votre corps, et ces croquis suscitent le plus vif intérêt. Mais surprenez-les donc tandis qu'ils s'ingénient à dresser le plan d'un esprit d'un enfant, territoire non seulement embrouillé mais qui n'arrête pas un instant de bouger ! Des lignes en zigzags apparaissent, tout comme sur une feuille de température ; ce sont probablement des routes qui sillonnent l'île, car le pays de l'Imaginaire est toujours plus ou moins une îles, avec, ici et là, d'étonnantes tâches de couleurs, des récifs de corail et, au large, de fins voiliers corsaires ; et encore des repaires sauvages, des nains-tailleurs pour la plupart, des grottes où coule une rivière, des princes benjamins de sept frères, une hutte prête à s'effondrer, et une toute petite vieille au nez crochu. » [28]

L'imaginaire, organe particulièrement entraîné chez les tout petits, donne des réponses à toutes questions ou doutes qu'ils pourraient se poser. Je me souviens, par exemple, de ma résolution au problème du fonctionnement des feux de

[27] Walter Benjamin. (2011). *Enfance, éloge de la poupée et autres essais.* Edition Payot et Rivages.
[28] James Barrie. (1982). *Peter Pan.* Flammarion.

signalisations. Il s'agissait simplement d'un groupe de fourmis travailleuses qui étaient aux commandes, au sein de petits bureaux, à l'intérieur des feux même. Les trous sont comblés par de la matière imaginée qui a la même valeur que « le vrai ».

« Le temps s'élance comme un bretzel dans la nature. La plume peint le paysage et si vient une pause, elle est comblée de pluie. On n'entend pas de plainte, car il n'y a pas de futilités. »[29]

« Elle était à l'âge où toutes les histoires sont vraies, et où toutes les idées sont des histoires. L'actuel était absolu, le présent seul existait ».[30] Je me racontais des histoires et on m'en racontait. Je me souviens de quelques-unes d'entre elles encore très précisément.
Elles ont une odeur, un goût précis, une voix et une lumière. Ce sont des souvenirs d'imaginaire et de concret à la fois. Ils sont des temps arrêtés, moments d'éternité.

Ces histoires ont été à la fois fondatrices, vectrices d'expériences et pédagogiques. « La narration comporte ouvertement ou secrètement une utilité. Cette utilité se traduira, tantôt par un proverbe ou une règle de conduite, tantôt par une recommandation pratique, tantôt par une moralité, en tout cas le narrateur est de bon conseil pour son public. »[31]

Non seulement porteuses d'une valeur éducative, les histoires ont longtemps eu un rôle de divertissement. « En Grèce antique, les plaisirs du récit et la découverte d'un autre espace par la parole de l'étranger font oublier le quotidien et

---

[29] Walter Benjamin. (2011). *Enfance, éloge de la poupée et autres essais.* Edition Payot et Rivages.
[30] Henry James. (1947).*Ce que savait Maisie.* Robert Laffont.
[31] Walter Benjamin. *Le Narrateur. Réflexions à propos de l'œuvre de Nicolas Leskov (première partie), par Walter Benjamin.*

interrompent d'une certaine manière le flux du temps. »[32] Le divertissement a une valeur commerciale, à l'époque comme aujourd'hui.
« Le récit est une économie en soi, mais il est en quelque sorte contreproductif, dans le sens où il ne produit pas de capital. Il a pour fonction de distraire, de susciter la curiosité ou le désir. Il fait passer le temps, il tue le temps. »[31]

Plutôt que d'arrêter le temps, je dirais que l'histoire a le pouvoir d'emmener son auditeur dans un autre espace temps. Elle a le pouvoir de le faire voyager. Le temps actuel semble s'arrêter, mais un temps virtuel s'ouvre pour l'auditeur.
Si, en plus, l'histoire racontée se transmet oralement et qu'elle n'est pas écrite, elle est comme un témoignage du présent. Tant qu'elle n'est pas dans une forme figée, elle continue à évoluer, à vivre, en fonction du temps et de celui qui la raconte.
« … les histoire n'appartiennent pas uniquement à ceux qui étaient présents ou à ceux qui les inventent ; une fois qu'une histoire a été racontée, elle est à tout le monde, elle devient monnaie courante, elle subit torsions et distorsions, aucune histoire n'est racontée deux fois de la même façon, ou avec des mots exactement identiques, même si c'est la même personne qui raconte deux fois l'histoire, même s'il n'y a jamais eu qu'un conteur… »[33]

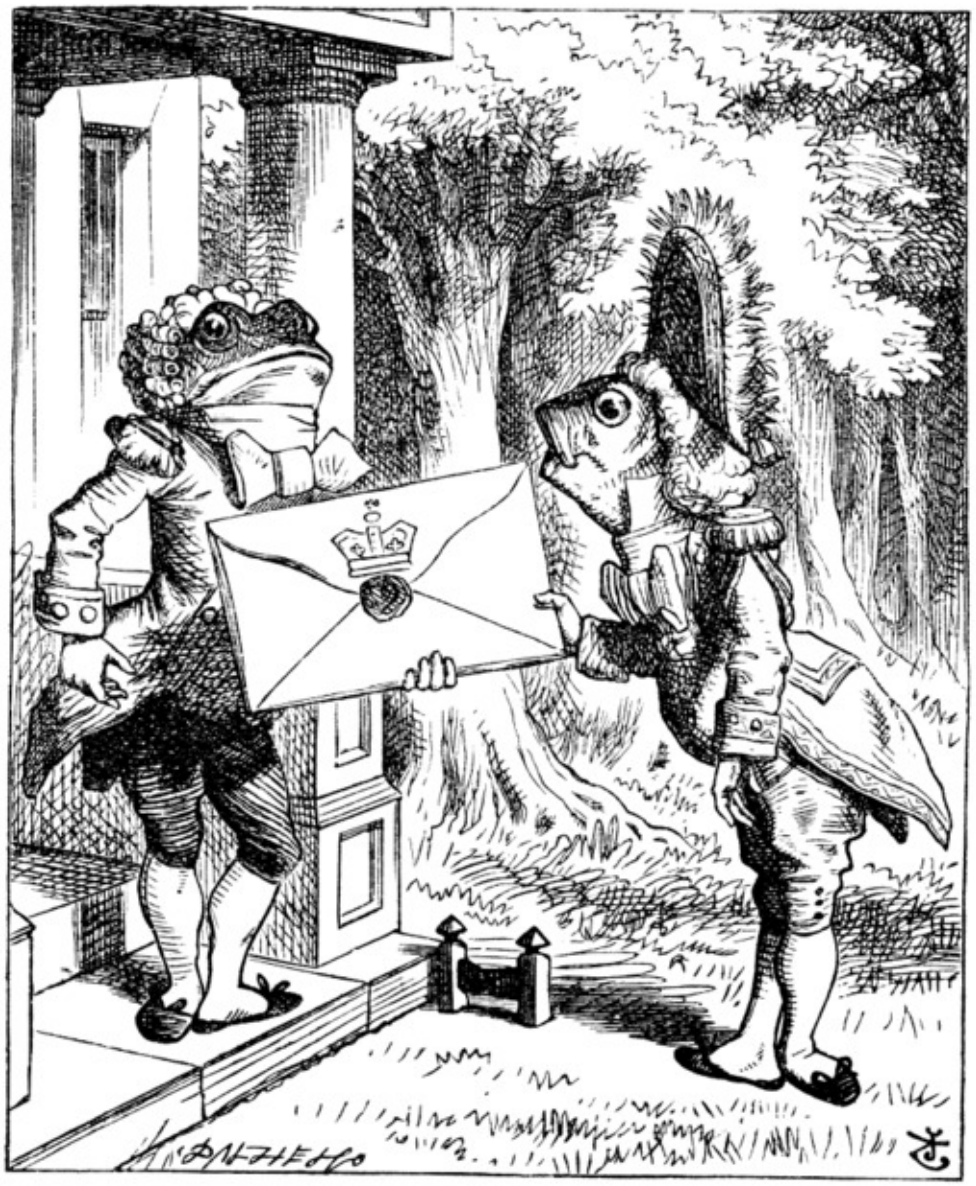
Quand j'ai grandi, on a cessé de me raconter des histoires. Les gens autour de moi, de manière générale, ne racontent plus d'histoire. « L'art de narrer touche à sa fin. Il est de plus en plus rare de rencontrer des gens capables de raconter quelque chose dans le vrai sens du mot. De là, un embarras général lorsque, au cours d'une soirée, quelqu'un suggère qu'on se raconte des histoires. On dirait qu'une faculté qui nous semblait inaliénable, la mieux assurée de toutes, nous fait

[32] Claire De Ribaupierre. (2007). Anecdote. In Claire de Ribeaupierre (éd.), *Anecdote.* Jrp/Ringier.
[33] Javier Marias. (1996). *Demain dans la bataille pense à moi.* Payot et Rivage.

maintenant défaut: la faculté d'échanger nos expériences. »[34] Cette perte de faculté Walter Benjamin la relie au peu d'expériences que nous faisons au quotidien. L'enfant, lui, qui est toujours dans l'expérience garde la faculté de raconter.

Comme l'enfance, je crois que le théâtre est un espace d'expériences. Un spectacle vu devient une histoire, un souvenir qu'on partage. Raconté, il change de nature, tout en étant rejoué, et interprété par celui qui le raconte. Il dure au-delà de sa fin. Il vit dans le souvenir de son public. Ce souvenir peut, avec le temps, disparaître ou rester gravé dans la mémoire. Si le spectacle est puissant, à force d'être raconté par les gens, il mute vers un souvenir collectif et s'inscrit dans l'histoire même du théâtre. Il accède à l'immortalité. De cette manière, des générations après la dernière représentation, le spectacle est rejoué par le récit qu'on en fait. Il est réinterprété par chaque individu qui se l'approprie par l'acte du récit. Je crois que pour être réussi, un spectacle doit absolument être vecteur d'expérience. Je pense à *Mutter Courage* de Brecht, qui m'a été magnifiquement raconté et réinterprété par Philippe Macasdar. Par les photos vues et les récits entendus, le spectacle est devenu souvenir dans ma mémoire et à mon tour, je raconterais, peut-être mon souvenir.

[34] Walter Benjamin. *Le Narrateur. Réflexions à propos de l'œuvre de Nicolas Leskov (première partie), par Walter Benjamin.*



Alice

Pour terminer ce mémoire en faisant une synthèse et pour relier, l'un à l'autre, tous ces fragments de pensée, je dirais, en un mot : Alice ! D'abord, parce que c'est une histoire. Une histoire originellement orale et puis mise par écrit par son auteur Lewis Carroll.
L'histoire est celle d'un voyage rêvé, dans des mondes imaginaires. Je relie, ici, en parlant d'Alice, *Alice au pays des merveilles* et *De l'autre côté du miroir.* Le second étant la continuité du premier.

On ne peut pas nier la thématique de l'enfance dans cette œuvre. D'abord parce que son auteur nourrit pour l'enfance une forme d'admiration et de désir.

« Ô belle enfant au front si doux,
Aux yeux tout imprégné de rêve !
Malgré la distance entre nous
Dans cette existence trop brève,
Tu accueilleras en souriant
Ce récit, don d'un cœur aimant. »[35]

Puis, parce que l'histoire écrite d'Alice est un cadeau de Lewis Carroll à la petite Alice Liddell, source d'inspiration pour Caroll qui en a fait la protagoniste principale, âgée de 7 ans. « J'ai sept ans. Réellement j'ai sept ans et demi. »[34]
L'imaginaire et le merveilleux sont le socle de l'histoire. Avec l'enfance et l'humour anglais, apparaît le *nonsense* dont l'auteur est, pourrait-on dire, un maître. Il joue avec les sens sans se soucier de la cohérence ou de la linéarité du récit.

[35] Lewis Carroll. (1990). *De l'autre côté du Miroir.* Edition Gallimard.

Ce que le lecteur n'a pas de mal à accepter puisque nous sommes dans le rêve d'Alice. Le rêve est rempli d'incohérences qui paraissent tout à fait normales au rêveur. Rêver, c'est aussi une forme de voyage et le récit d'Alice est non seulement un voyage dans le merveilleux, mais aussi une sorte de voyage initiatique dans lequel on se découvre soi même. Nous l'avons vu, un voyage suppose un rapport au temps particulier. En effet, si la structure même du récit questionne le temps chronologique, la thématique du temps apparaît très nettement dans l'histoire.

« Il est logique de croiser un lapin pressé dans son jardin mais hautement improbable de le voir sortir une montre : justement, un lapin a toujours l'air en retard, jamais à l'heure, et disparaît sans demander son reste. »[36] Par la figure du lapin blanc, le temps qui nous échappe apparaît dès les premières pages. Ce temps incontrôlable qui s'accélère et s'étire quand on le veut le moins.
« Le temps refuse de faire ce que je lui demande ! Il est toujours six heures à présent »[37]
Le temps peut s'arrêter dans le récit, comme l'heure du thé, par exemple, qui ne passe jamais. Il s'arrête mais repart aussi.
En passant, il change le monde et les gens, il amène une évolution. « Je…Je… ne sais pas très bien, madame, du moins pour l'instant… Je sais qui j'*étais* quand je me suis levée ce matin, mais je crois qu'on a dû me changer plusieurs fois depuis ce moment là. »[36]
Alice a de la difficulté à ce définir dans le présent. Les événements qui nous constituent sont dans le passé tandis que nos actions du présent répondent à un objectif du futur. Savoir qui on est dans l'instant, c'est impossible, puisque le présent est si difficile à concevoir.

---

[36] Emeric de Lastens. *Rabbit, Rabbit*.
[37] Lewis Carroll. (1990). *Alice aux pays des merveilles.* Edition Gallimard.

« Il est curieux de constater que des trois temps – le passé, le présent et le futur – dans lequel nous avons divisé le temps, le plus difficile à concevoir le plus insaisissable soit le présent ! Car, si nous imaginons celui-ci sans extension, il n'existe pas. »[38]

Carroll nous en parle avec du nonsense, peut-être, mais enfin, il nous en parle quand même.

« - En tout cas je n'en veux pas aujourd'hui.

- Tu n'en aurais même pas si tu en voulais. La règle est la suivante : confiture demain et confiture hier… mais jamais de la confiture aujourd'hui.
- Ça doit bien finir par arriver à : confiture aujourd'hui.
- Non, jamais. C'est : confiture tous les deux jours ; or aujourd'hui c'est un jour, ça n'est pas deux jours.
- Je ne vous comprends pas. Tout cela m'embrouille les idées. »[39]

La reine n'est-elle pas si peu dans l'instant qu'elle ne peut jamais profiter de sa confiture au moment présent ? L'incompréhension d'Alice, encore enfant, est grande. Entre la reine qui vit dans le passé et dans la projection et Alice qui ne vit qu'au présent, la rencontre est impossible.

Nous devrions plus souvent nous arrêter pour manger de la confiture avec les enfants.

Alice est liée à ce mémoire. Elle et son univers sont les représentants de cet écrit. Je me rends compte que tout ce que j'ai dit peut sans doute être contredit. C'est le problème avec le temps. Comme le rêve, il nous échappe dès qu'on veut le saisir pour le comprendre. Le temps est avant tout une sensation. Ma sensation en terminant ce mémoire est la suivante : j'ai essayé de figer par écrit une perception du temps qui évolue sans arrêt, en même temps que le temps. J'espère

[38] Borges. (1985). *Le temps, dans Conférences.* Paris : Edition Gallimard.
[39] Lewis Carroll. (1990). *De l'autre côté du Miroir.* Edition Gallimard.

simplement que cette évolution sera suffisamment lente pour que je puisse encore défendre ce que j'ai écrit dans un mois, lorsque je me retrouverai devant vous, mon jury, et que nous prendrons le temps pour parler de temps.

Les Références

- Saint Augustin. (2008). *Les Aveux.* Paris : P.O.L.
- Jacques Aumont. (2007). *L'Image*. Armand Colin.
- Nicole Aubert. (2003). *Le culte de L'urgence.* Flammarion.
- James Barrie. (1982). *Peter Pan.* Flammarion.
- Walter Benjamin. (2011). *Enfance, éloge de la poupée et autres essais.* Edition Payot et Rivages.
- Walter Benjamin. *Le Narrateur. Réflexions à propos de l'œuvre de Nicolas Leskov (première partie).*
- Borges. (1985). *Le temps, dans Conférences.* Paris : Edition Gallimard.
- Nicolas Boileau. *À M. Arnauld.*
- Nicolas Bouchaud. Spectacle : *Un métier idéal.*
- Nicolas Bouvier. (1985). *L'usage du monde*. Paris : Edition La Découverte.
- Lewis Carroll. (1990). *Alice aux pays des merveilles.* Edition Gallimard
- Lewis Carroll. (1990). *De l'autre côté du Miroir.* Edition Gallimard.
- Gilles Deleuze. (1985). *L'Image-temps*. Editions de Minuit.
- Gilles Deleuze. (1997). *Différence et répétition*. Edition. PUF.
- Marie Louise von Franz. (1986). *La psychologie de la divination.* Paris : Poiesis
- Henry James. (1947).*Ce que savait Maisie.* Robert Laffont.
- Emeric de Lastens. *Rabbit, Rabbit*.
- Javier Marias. (1996). *Demain dans la bataille pense à moi.* Payot et Rivage.
- Marcel Proust. (1999). *À la recherche temps perd.* Edition Gallimard.
- Claire De Ribaupierre. (2007). Anecdote. In Claire de Ribeaupierre (éd.), *Anecdote.* Jrp/Ringier.
- Nathalie Sarraute. (1983). *Enfance*. Edition Gallimard.
- Alfred Tennyson. *The Mystic.*

Sites :

Https://patricefaliph.wordpress.com/category/histoire/

Http://www.larousse.fr/encyclopedie/images/Lewis_Carroll_Alice_au_pays_des_merveilles/1312480

Http://mathieu.mathieu.free.fr/pourunatlasdesfigures/articles/image-et-temps/limage-dans-le-temps/limage-cristal.html

Http://www.fotosearch.fr/CSP623/k6234181/

Http://data.abuledu.org/wp/?LOM=5994

Http://www.savemybrain.net/v2/category/culture-musique-cinema-litterature/litterature-livres-bd-jeunesse/jeunesse-selections-culturelles/page/2/